



Témoignage...

Un entretien avec Jean-François Somcynsky

M. Jean-François Somcynsky, directeur adjoint de l'Afrique francophone et du Maghreb au Ministère des Affaires extérieures du Canada, est à la fois économiste et homme de lettres. Né le 20 avril 1943, il a publié, depuis 1966, neuf ouvrages de fiction tout en assumant diverses fonctions à l'administration centrale et à l'étranger. Il a occupé, entre autres, les postes de troisième et deuxième secrétaire - à Buenos Aires (1973-75), où il remplissait les fonctions d'attaché culturel, et celui du premier secrétaire et consul à Dakar (1977-80), où il a dirigé le programme d'aide au développement.

C.A. : Vous venez de publier un roman, *Vingt minutes d'amour* dont l'action se passe en Afrique.

M. Somcynsky : Il a aussi été écrit à Dakar, où j'ai vécu de septembre 1977 à janvier 1980. Depuis 1968, j'ai séjourné à plusieurs reprises dans une quinzaine de pays africains, pour des raisons professionnelles qui n'ont rien à voir avec l'écriture.

C.A. : Qu'est-ce que cela a donné, sur le plan littéraire ?

M. Somcynsky : Des lieux d'écriture et des lieux d'action. Dans le roman que vous avez cité, deux personnages, des Nord-Américains, se rencontrent à Dakar et se retrouvent à Nouakchott pour y vivre leurs vingt minutes d'amour. Ça aurait pu se passer n'importe où. Une femme, un homme, une chambre d'hôtel...

C.A. : Mais ça se passe en Afrique, comme le tiers des nouvelles de votre recueil *Peut-être à Tokyo* (Sherbrooke, éditions Naaman, 1981). Cela est un peu spécial dans la littérature canadienne. Vos séjours en Afrique ont marqué non pas un, mais plusieurs de vos ouvrages.

M. Somcynsky : C'est vrai. Dans ce recueil, on trouve le désert, la sécheresse dans le Sahel, des îles de l'Océan indien, des villes africaines, les plages de la Casamance. Mais j'y vois surtout les rêves qu'on peut faire sur l'amour, le désir, la mort, le temps, et qui ne



s'accrochent que par hasard à la géographie.

C.A. : Ils s'y accrochent quand même. Comment voyez-vous l'influence africaine dans votre œuvre ?

M. Somcynsky : L'an prochain, je publierai un roman, *La frontière du milieu*. C'est plein de personnages négro-africains, Touaregs, Libanais, Européens expatriés, mais ils sont imaginaires, comme le pays où l'action se déroule. Les éléments de la guerre civile qui sert de cadre au roman, je les ai puisés aussi bien dans des guerres africaines que dans les guerres asiatiques ou latino-américaines. Mon roman traite de l'étrange folie de la guerre, et d'un individu face au chaos, et il aurait pu se passer sur un autre continent. Je prends des images, ici et là... Les images sont africaines, mais les thèmes sont universels.

C.A. : La présence africaine se situe donc avant tout au niveau du décor.

M. Somcynsky : Pas seulement. Dans mon roman *Un baobab rouge*, qui paraîtra plus tard, mes personnages, canadiens ou africains, sont engagés dans un projet de coopération, ce qui établit entre eux des liens particuliers. L'histoire d'amour du roman aurait pu se passer n'importe où, mais le reste de l'intrigue est marqué par la réalité sénégalaise. Plus précisément, par le monde que j'ai connu, celui des coopé-

rants canadiens en Afrique. Je ne prétends pas parler de l'Afrique profonde, mais de ce qu'un étranger peut y voir.

C.A. : Vos séjours en Afrique ont finalement influencé le contenu même de plusieurs de vos livres.

M. Somcynsky : Oui, parce que je parle de ce que j'ai vécu, et j'ai vécu en Afrique des choses assez profondes ou intéressantes pour alimenter des nouvelles, des poèmes et des romans. Mais ne dérapons pas. Je m'attache à ce qui se passe au niveau de la conscience. Je porte parfois un boubou, et je m'y sens à l'aise, mais cela ne me rend pas africain.

C.A. : Peut-on quand même trouver dans vos ouvrages des traces de la culture africaine ?

M. Somcynsky : J'ai toujours apprécié l'art noir, mais je n'en fais évidemment pas. Quant aux autres aspects de la culture — les mœurs, la façon d'organiser sa vie, les valeurs diverses attachées à des actes ou à des comportements —, j'en ai trouvé les différences avec les nôtres plutôt superficielles, même si je les utilise parfois à des fins anecdotiques. L'homme, à travers le monde, est toujours semblable à lui-même. On vit bien différemment en Afrique qu'au Canada, mais les choses majeures sont les mêmes : on travaille bien ou mal, on s'entend ou on ne s'entend pas avec ses voisins, on satisfait certains désirs et on reste aux prises avec les autres, bref, on finit par passer le temps de façon plus ou moins confortable ou inconfortable. Je ne fais pas de différence entre mes livres «africains» et les autres. L'Afrique fait maintenant partie de moi, et je me sens chez moi en Afrique, comme chacun devrait se sentir chez soi n'importe où au monde, du simple fait qu'on est des êtres humains. Si je devais souhaiter quelque chose au sujet de mes livres, ce serait qu'ils soient lus avec autant de plaisir, d'intérêt ou de compréhension au Canada qu'en Afrique ou ailleurs, partout où l'on se sert de la littérature pour se sentir plus pleinement humain. ■